

## Les discours de guerre (1914-1918) Propagande et philosophie

*Le dix-neuvième siècle, avec son idéalisme libéral, était sincèrement convaincu qu'il se trouvait sur la route droite qui mène infailliblement au « meilleur des mondes possibles [...] Il s'en fallait de quelques décades à peine pour que tout mal et toute violence fussent définitivement vaincus, et cette foi en un « Progrès » fatal et continu avait en ce temps là toute la force d'une religion [...] Nous avons dû donner raison à Freud, quand il ne voyait dans notre culture qu'un mince sédiment qui à chaque instant peut être crevé par les puissances destructrices du monde souterrain [...] Et malgré tout ce que chaque jour me crie aux oreilles, [...] il ne m'est pas possible de renier sans recours la foi de ma jeunesse [...] je jette encore un regard vers ces anciennes constellations [...] et me console avec la confiance héréditaire que cette décadence ne paraîtra qu'une interruption momentanée dans le rythme éternel de l'irrésistible progrès.*

Stefan Zweig, *Le monde d'hier*

A près de cent ans de distance, la lecture des discours de la période 1914-1919 où Bergson traite de la guerre en cours laisse une impression mêlée. Le patriotisme nationaliste, les appels au sacrifice, la valorisation de l'héroïsme guerrier qu'on y trouve ont pris, avec la durée du siècle, quelque chose du caractère lointain ou exotique des objets de l'historien ou de l'ethnographe. Et ce n'est pas sans étonnement que celui qui a commencé par la philosophie de Bergson et s'est habitué à la réserve sereine de son écriture savante découvre des textes où cette sérénité se met solennellement, affirmativement, au service de fureurs guerrières que nous ne pouvons plus partager mais seulement connaître, expliquer, représenter, c'est-à-dire avec lesquelles nous ne pouvons plus « sympathiser ». Il est tentant, pour un commentaire philosophique dédié aux problèmes de psychologie et de biologie étudiés par Bergson, d'abandonner ces textes à la recherche historique. Mais pour peu que l'on tourne son attention vers la théorie sociale des *Deux sources*, il devient difficile de céder à cette solution de facilité. En effet, les résonances évidentes que les « remarques finales » du quatrième chapitre de l'ouvrage accordent aux thématiques présentes dans les discours de guerre soulèvent immédiatement la question de savoir quelle place il faut accorder à ceux-ci dans la genèse de cette théorie sociale, et par conséquent dans l'ensemble d'une œuvre dédiée à l'exploration de la vie sous toutes ses formes : psychologique, biologique, sociale et morale. Répondre à cette question ne signifie pas seulement retracer l'évolution d'une problématisation sur le plan abstrait des concepts ou des notions philosophiques de l'auteur, ni seulement situer cette évolution dans le cadre plus large des discussions et controverses transversales aux disciplines savantes impliquées — à commencer par celles de la première sociologie. Dans le cas qui nous occupe, comme nous allons l'indiquer, cela signifie aussi interroger la part de la propagande — en somme, d'un discours à fonction idéologique —, dans la formation d'une problématisation savante, ainsi que celui du discours de l'intellectuel dans la formation de celui du philosophe<sup>1</sup>.

---

<sup>1</sup> Notre article examinera le rôle, dans l'élaboration d'une question philosophique (la genèse de la théorie sociale et morale de Bergson), des problématiques définies dans la propagande. Nous nous bornerons à indiquer les déplacements conceptuels que *Les deux sources de la morale et de la religion* apportèrent aux thématiques qui sont apparues dans les discours de guerre, et ne ferons qu'évoquer le rôle des disciplines sociologiques dans ces déplacements.

Question qui ne va nullement de soi dans le cas de Bergson, lequel a presque toujours cherché à isoler sa philosophie de toute parole publique qui ne fût pas savante.

### *Discours savant et discours public*

Tous les livres de Bergson, comme presque toutes ses conférences philosophiques<sup>1</sup>, portent la marque d'une ambition exclusivement théorique, méthodiquement détachée des indications pratiques qu'on voudrait ou qu'on pourrait vouloir en tirer. Bien qu'il ait pu affirmer, en 1911, alors qu'il était interrogé sur l'état d'avancement d'un livre attendu sur la morale, avoir le désir de « faire quelque chose qui serve à la pratique<sup>2</sup> », Bergson semble avoir toujours cherché à ne pas compromettre sa recherche philosophique ni avec l'expression publique d'une opinion sur des questions morales ou politiques, ni même avec le développement de considérations normatives plus vastes. On a pu écrire à cet égard que, si Bergson a bel et bien commencé de philosopher en son nom propre avec le problème de la liberté, s'il a constamment retrouvé l'acte libre comme fait d'expérience à l'examen de chaque nouveau problème, allant jusqu'à lui donner une signification métaphysique voire religieuse, il n'en a jamais tiré « aucune conséquence explicite sur le plan moral ou éthique<sup>3</sup> ». La liberté, comme fait psychologique, comme fait biologique propre à l'espèce humaine ou comme fait historique, même rapportée à sa signification métaphysique, a presque toujours fait l'objet d'une thématization dépouillée de tout contenu moral ou normatif explicite. Même lorsque, tardivement, Bergson s'attaque en philosophe à la question morale, c'est encore et d'abord par le biais d'une théorie sociale qui interroge le *fait normatif* — la nature et la fonction de l'obligation morale dans les sociétés humaines — et qui, tout en le réservant à la liberté humaine, l'inscrit pourtant, au titre « d'instinct virtuel », dans une intention de la nature. C'est seulement lorsqu'il identifie la deuxième source du fait normatif, formulant la distinction du clos et de l'ouvert, qu'une dualité philosophique acquiert le statut d'un critère évaluatif et que le philosophe, dans un chapitre distinct, significativement intitulé « *remarques finales*<sup>4</sup> », se risque à demander si les éclaircissements qu'il a apporté aux faits moraux et religieux par cette distinction pourraient « nous servir pratiquement<sup>5</sup> ».

Cette réserve propre à Bergson trouve ses raisons dans le fait que les problèmes pratiques, s'ils sont bien des problèmes, doivent comme les problèmes théoriques être étudiés et pensés pour eux-mêmes, élaborés en quelque sorte. C'est une conséquence du refus d'ériger sa philosophie en système. Bergson a dit que chacun de ses livres avait été consacré à un problème nouveau, nécessitant « un effort entièrement nouveau<sup>6</sup> » et un « contact prolongé avec un nouvel ordre de faits<sup>7</sup> ». Jamais aucun de ses livres n'a

---

<sup>1</sup> Comme nous le verrons, les conférences de Madrid prononcées en 1916, notamment celle sur la personnalité, bien qu'adressées à un public universitaire, s'aventurent, certes prudemment, sur le terrain de la situation de guerre mondiale.

<sup>2</sup> Lotte, J., « Entretien avec le philosophe Henri Bergson (Lettre à Camille Quoniam, 21 avril 1911) », dans Bergson, H., *Mélanges*, PUF, 1972, p. 881 (ouvrage désormais cité *Mélanges*).

<sup>3</sup> Soulez, Ph. et Worms, F., *Bergson*, coll. Quadrige, PUF, Paris, 2002 (1997), p. 206-207.

<sup>4</sup> Nous soulignons le terme de « remarques », parce qu'il signale un changement de niveau dans l'exposition.

<sup>5</sup> Bergson, H., *Les Deux Sources de la morale et de la religion* (1932), coll. Quadrige, 2008, p. 288 (ouvrage désormais cité *Les Deux Sources*).

<sup>6</sup> Bergson, H., *La pensée et le mouvant (Introduction II, de la position des problèmes, 1922)*, coll. Quadrige, PUF, 2009, p. 97 (ouvrage désormais cité *PM*).

<sup>7</sup> Bergson, H., *Une heure chez M. Bergson. Interview par Jacques Morland* (19 août 1911), dans *Mélanges*, p. 940.

prétendu tirer de principes généraux destinés à s'appliquer « au reste des choses<sup>1</sup> », ni élaborer de doctrine « qui permette de répondre à n'importe quelle question sur n'importe quel sujet<sup>2</sup> ». Même en temps de guerre, lors de ses conférences madrilènes de 1916, Bergson redira l'importance d'un apprentissage préalable à toute prise de parole philosophique : « le philosophe est avant tout un homme qui est toujours prêt à se refaire étudiant. C'est que, même en philosophie, on ne doit parler que de ce qu'on sait ; même en philosophie, on ne sait une chose que lorsqu'on l'a apprise<sup>3</sup> ». Comment ce qui était exigé pour le traitement des problèmes théoriques ne l'aurait-il pas été, *a fortiori*, pour l'abord des problèmes pratiques ?

Si ce cloisonnement lui était nécessaire, c'est précisément parce que Bergson, savant réputé devenu, surtout à partir de 1907, philosophe en gloire, avait vu sa doctrine acquérir une popularité qui devait l'exporter bien au-delà de l'enceinte des discussions académiques et l'exposer aux interprétations multiples et contradictoires des cercles intellectuels les plus divers, déterminés à invoquer le bergsonisme (positivement ou négativement) dans des prises de position idéologiques relatives aux enjeux politiques, moraux et religieux du temps<sup>4</sup>. Comme on sait, il s'est toujours gardé de répondre aux attaques contre *L'Évolution créatrice* et d'intervenir dans les polémiques ; il n'est jamais intervenu autrement qu'en prenant soin de rectifier, sur des points précisément délimités, les erreurs manifestes d'interprétation de sa philosophie — demeurant ainsi strictement dans l'ordre de la mise au point savante et ceci, presque toujours dans le cadre d'une correspondance privée<sup>5</sup>.

En dépit de cette discipline, la notoriété et le prestigieux statut que lui conféraient les titres de professeur au Collège de France et de membre des Académies lui imposeraient bientôt les rôles d'autorité morale et de représentant de la nation généralement attachés à de tels titres. A ne consulter que les *Mélanges* d'André Robinet, on constate que le pli est pris dès l'année 1913 : premier voyage aux États-Unis, discours public au comité France-Amérique, lettre sur le jury de cour d'assise publiée dans le journal *Le Temps*. Les circonstances historiques aidant, les années 1914 et suivantes amenèrent Bergson sur la voie d'une carrière nouvelle, superposée à la première et résolument engagée dans des tâches et des prises de position pratiques, dont nous verrons qu'elles donnent à Bergson le statut d'un intellectuel, un savant s'exprimant publiquement sur les questions morales, politiques et sociales propres à sa nation et plus largement à son époque.

---

<sup>1</sup> *PM* p. 97.

<sup>2</sup> Bergson, H., « Une heure chez M. Bergson. Interview par Jacques Morland » (19 août 1911), dans *Mélanges*, p. 940.

<sup>3</sup> Bergson, H., « Discours aux étudiants de Madrid » (1<sup>er</sup> mai 1916), dans *Mélanges*, p. 1196.

<sup>4</sup> Sur ce point, voir les chapitres VI et VII de l'ouvrage de F. Azouvi, « Le choc de *L'Évolution créatrice* » et « Le bergsonisme entre nationalisme et antiparlementarisme », pour un panorama large et complexe de la réception de Bergson dans les milieux thomistes, chez les disciples de Maurras et de l'Action française et plus généralement au sein des droites nationalistes (Azouvi, F., *La gloire de Bergson. Essai sur le magistère philosophique*, coll. NRF Essais, Gallimard, 2007). Mais également, comme document et texte littéraire : Péguy, Ch., « Note sur Bergson et la philosophie bergsonienne » (Cahiers de la Quinzaine, XV, 26 avril 1914), dans *Œuvres en prose complètes, III*, coll. La Pléiade, Gallimard, 1992, p. 1245 sq.

<sup>5</sup> Dans la biographie, F. Worms note que l'on ne recense dans les *Mélanges* que « deux interventions publiques de Bergson dans l'immense débat qui suivit *L'Évolution créatrice*, au vitaliste extrême qu'était Le Dantec et au rigoureux mathématicien qu'était Emile Borel » (Soulez, Ph. et Worms, F., *op. cit.*, p. 358, n. 10 ; « Lettre à Emile Borel » (1907) et « Réponse à un article d'E. Borel » (1908) dans *Écrits philosophiques*, coll. « Quadrige », PUF, 1911, p. 337-340 & p. 354-359).

Une série de discours et conférences, comprenant quelques textes publiés, forme ainsi dans la trajectoire intellectuelle de Bergson un ensemble relativement distinct de celui formé par l'œuvre philosophique, maintenue par Bergson hors de toute publication en livre. Cette série s'aligne entre deux dates : elle s'ouvre avec la fin de l'année 1914 et se ferme en 1925, lorsqu'il informe le président de la Société des Nations de son souhait de se retirer, pour des raisons de santé, de la Commission internationale de coopération intellectuelle (C.I.C.I.) qu'il présidait depuis l'été 1922. Elle correspond à la séquence politique et diplomatique de la vie de Bergson, laquelle s'inscrit à son tour dans la séquence historique plus vaste qui lui donne sens : celle de la géopolitique complexe des années de guerre puis de la très profonde reconfiguration politique et culturelle des espaces nationaux et internationaux après 1918. Elle présente à cet égard un certain intérêt documentaire pour les historiens. Peut-elle donner davantage ?

De la même façon que Bergson s'était soigneusement gardé de prendre position dans les combats idéologiques, internes à la France, qui avaient enrôlé sa philosophie dans les années précédant la guerre, la plupart des discours prononcés à l'occasion de ses engagements politiques prirent soin de ne faire aucune référence *explicite* à la doctrine philosophique en élaboration depuis *L'Essai*, encore moins d'en tirer explicitement les arguments : on chercherait en vain la moindre référence, pour les raisons que nous avons notées. Doit-on en conclure que les « discours de guerre », c'est-à-dire ceux que prononce Bergson à ce sujet entre 1914 et 1919<sup>1</sup>, marquant le début de cette séquence politique et diplomatique et tranchant, par leur ton, avec la mesure et la réserve coutumière du philosophe, n'auraient de signification que sur un plan historiographique ? Que des discours sciemment élaborés dans un but patriotique et dont la teneur est, pour l'essentiel, déterminée par les exigences d'une propagande de temps de guerre, donc adressée à l'opinion, doivent être soigneusement tenus hors de toute discussion philosophique ? Ou bien au contraire que ces discours de guerre constituent l'exception à la discipline que s'était imposée Bergson et comme la tentative risquée de tirer, *en situation et dans l'espace des contraintes idéologiques du temps*, les implications morales et éthiques d'une philosophie de la liberté ?

Dans *Bergson politique*, Philippe Soulez a montré ce que la théorisation bergsonienne de la politique, telle qu'on peut la reconstituer à partir des « remarques finales » des *Deux Sources*, doit à la trajectoire politique de Bergson, dont les premiers discours de guerre marquent le coup d'envoi. Comme il l'a suggéré, théorisation philosophique de la politique et activité politique constituent deux plans distincts qui *communiquent*. Comment cette communication s'établit-elle ? Si l'on peut bien parler d'une activité *politique* de Bergson et ce, au sens le plus strictement institutionnel du terme — Bergson ayant effectué une série de missions diplomatiques entre 1916 et 1918, dont une directement en relation avec le président des États-Unis, apportant sa « collaboration directe à l'œuvre de guerre<sup>2</sup> », à la demande du gouvernement français — cette activité politique était avant tout un travail d'intellectuel adressé à l'opinion publique, en France

---

<sup>1</sup> Ph. Soulez retient sous cette dénomination l'ensemble des discours et conférences dans lesquels il est question de la guerre de 14 (Ph. Soulez, *Bergson politique*, PUF, 1989, p. 128). Notre examen se limitera aux discours prononcés et/ou textes publiés à l'adresse d'un public large dans la période 1914-1918. Le travail devrait idéalement englober les discours et textes postérieurs.

<sup>2</sup> Bergson, H., « Mes missions » (1947), dans *Mélanges*, p. 1569 (texte écrit par Bergson en 1936). Nous renvoyons bien évidemment à l'ouvrage de Ph. Soulez pour la reconstitution historique du détail de ces missions, fondée sur une très importante recherche documentaire.

d'abord, aux Etats-Unis ensuite. C'est donc en tant que figure intellectuelle que Bergson prend part au conflit, et ce, jusque dans les bureaux présidentiels, puisque c'est justement sur les qualités de savant et de philosophe de Bergson que comptaient les initiateurs pour réussir cette rencontre inédite. Comme nous allons le voir, l'opération de l'intellectuel devait consister à situer d'emblée les enjeux de la guerre — pour une bonne part définis par la propagande et l'opinion générale — sur un plan moral.

### *L'intellectuel dans la propagande*

Il ne fait pas de doute que les discours de guerre s'inscrivent dans un mouvement de propagande plus large, qui diffuse et exploite des thématiques et des argumentations dont Bergson, décidé à servir par ce moyen la cause patriotique<sup>1</sup>, n'est absolument pas l'auteur. Ils relèvent de la culture de guerre qui s'est installée dans les différents pays à l'automne 1914, quand, en l'espace de quelques semaines, il était devenu évident pour tous que la guerre allait durer<sup>2</sup>. Si l'« accoutumance à la guerre » fut facilitée en France par diverses mesures touchant à la vie matérielle, elle y fut aussi largement soutenue par un puissant travail de l'opinion, notamment dans la presse : « un véritable système d'information, combinant censure et propagande, qui conduit les journaux à pratiquer une mise en condition de l'opinion en faveur de la patrie<sup>3</sup> ». Ce travail forge la conviction, majoritaire en France mais présente chez chacun des belligérants pour leur propre compte<sup>4</sup>, d'une guerre juste, une guerre de *défense* dont l'enjeu n'est autre que la préservation de la civilisation *contre la barbarie* et, plus singulière, l'idée que cette guerre sera l'accouchement d'une humanité et d'un monde nouveaux : « la culture de guerre [...] repose sur l'espoir de la victoire d'un mode de civilisation supérieur, que chacun des deux camps était persuadé d'incarner<sup>5</sup> » — projection imaginaire de la guerre décisive, qui refoulait et confirmait en même temps l'évidence qu'il s'agissait, en pratique, d'une guerre dont aucun des camps ne pourrait sortir sans la gagner ou la perdre, d'un engagement qu'on aurait à mener jusqu'au bout— et dont il fallait bien justifier les sacrifices, présents et à venir. Telle est bien la ligne des discours de Bergson, en novembre 1914, alors que, la situation progressant vers un blocage total, on se rassure encore de la fragile victoire la Marne :

« Telle est la situation de l'Allemagne en face d'une France qui garde son crédit intact et ses ports ouverts [...] et qui peut compter, parce que sa cause est celle de l'humanité même, sur la sympathie de plus en plus agissante du monde civilisé<sup>6</sup> »

<sup>1</sup> Que même des textes à l'apparence exclusivement savante avaient un but patriotique s'atteste dans la lettre adressée à Xavier Léon du 20 février 1915 (non reprise dans les *Mélanges*) où il est question du texte rédigé pour l'Exposition Universelle de San Francisco (1915) et consacré à *La philosophie française* : Bergson évoque « un travail très simple, entrepris, lui aussi, dans un but patriotique » (Bergson, H., *Correspondances*, éd. A. Robinet, PUF, 2002, p. 614).

<sup>2</sup> Becker, J.-J., *L'année 14* (2<sup>e</sup> éd.), Armand Colin, 2013, p. 258.

<sup>3</sup> Becker, J.-J., *op. cit.*, p. 263.

<sup>4</sup> Voir à ce sujet l'*Appel des intellectuels allemands aux nations civilisées*, dont nous parlons ci-après, qui manifeste le caractère symétrique de l'argument de la civilisation, que l'Allemagne oppose donc à ses ennemis comme la France à l'Allemagne. *Aufruf an die Kulturwelt*, publié le 4 octobre 1914 en Allemagne et traduit dans la *Revue Scientifique* du 14 novembre 1914. Reproduit dans G. Langlois, *L'Allemagne barbare*, Walter & Cie, Paris, 1915, p. 311-315. Consulter : <https://archive.org/stream/lallemagnebarbar00languoft#page/314/mode/2up>. Egalement reproduit dans J.-J. Becker, *op. cit.*, p. 325-327.

<sup>5</sup> Becker, J.-J., *op. cit.*, p. 263.

<sup>6</sup> Bergson, H., « La force qui s'use et la force qui ne s'use pas » (4 nov. 1914), *Bulletin des armées de la République*, n° 42, dans *Mélanges*, p. 1105.

« La civilisation avait déjà connu, sur tel ou tel de ses points, des retours offensifs de la barbarie ; mais c'est la première fois que toutes les puissances du mal se dressent ensemble, coalisées, pour lui donner assaut<sup>1</sup> »

« Pour qu'elles se mesurassent avec la vie dans un combat suprême, le destin avait réuni sur un même point toutes les puissances de mort ; et voici que la mort était vaincue ; l'humanité avait été sauvée, par la souffrance matérielle, de la déchéance morale qui eût été sa fin ; les peuples, joyeux dans leur désolation, entonnaient du fond du deuil et de la ruine le chant de la délivrance<sup>2</sup> »

Dans l'année 1915, le conflit s'étant enlisé — et effacées entretemps les illusions suscitées par la victoire de septembre 1914 —, Bergson reconnaît que la mort n'a pas été vaincue et que « la guerre ne pourrait pas être courte, parce qu'elle serait nécessairement une guerre à mort<sup>3</sup> ». Mais c'est d'autant plus, à travers le sort de la France, un enjeu universel de civilisation qui se joue — un idéal de vie plus qu'un impératif de survie :

« La France sentirait tout de suite qu'elle y jouait son existence : comme nation — plus que son existence : le sort même de l'humanité, — plus que la vie d'un ou de plusieurs peuples : l'idéal de la vie, tout ce qui donne à la vie son prix, tout ce qui la rend digne d'être vécue<sup>4</sup> »

L'un des éléments cruciaux de la propagande française est, au départ, de renvoyer à l'Allemagne la responsabilité dans le déclenchement des hostilités à l'Ouest. Dans sa déclaration de guerre à la France, l'Allemagne avait au contraire présenté l'entrée en guerre comme une réaction légitime à une série « d'actes hostiles caractérisés commis sur le territoire allemand par des aviateurs militaires français<sup>5</sup> ». Il s'agit donc, pour les intellectuels engagés dans la propagande, de renverser la perspective en attestant que l'initiative de l'agression vient de l'ennemi et de produire dans le même geste une justification supplémentaire des sacrifices humains déjà consentis par la France et de ceux qui viendraient inévitablement : un plaidoyer pour une *juste* cause, qu'on ne peut détacher de sa signification politique et juridique<sup>6</sup>. Comment s'y prennent-ils ? Comme

<sup>1</sup> Bergson, H., « Discours en séance publique de l'Académie des sciences morales et politiques » (12 déc. 1914), dans *Mélanges*, p. 1107-1108.

<sup>2</sup> Bergson, H., « Discours... » (12 déc. 1914), dans *Mélanges*, p. 1116.

<sup>3</sup> Bergson, H., « Allocution avant une conférence sur la guerre et le littérature de demain » (conférence donnée à l'Alliance d'Hygiène sociale, 23 avr. 1915), dans *Mélanges*, p. 1154.

<sup>4</sup> Bergson, H., « Allocution... » (23 avr. 1915), dans *Mélanges*, p. 1154.

<sup>5</sup> Dans la déclaration remise par l'ambassadeur allemand au président du Conseil et au ministre des Affaires étrangères français, le 3 août 1914 (texte cité par J.-J. Becker, *L'année 14*, A. Colin, 2<sup>e</sup> éd., 2013, p. 77).

<sup>6</sup> Il s'agit, en effet, de justifier la guerre et ce qu'elle impose à la nation par son caractère défensif. On peut y voir dans ce positionnement légitimant le germe de ce que Carl Schmitt décrira, dans *Le Nomos de la terre*, comme le retour de la doctrine ancienne (médiévale) de la guerre juste. A l'opposé de la guerre « civilisée » qui place en position symétrique des « ennemis légitimes » (les Etats souverains) — concept « non discriminant » de la guerre —, la nouvelle guerre juste criminalise l'ennemi (agressés et agresseurs, désignation d'un ennemi absolu) — concept « discriminant » de la guerre. Elle pense le droit international sur les modèles du droit privé et du droit pénal, les conflits internationaux sur le modèle des conflits moraux (Bien/Mal). Schmitt en tire la conclusion que l'issue des conflits menés dans cette perspective, à la différence des guerres civilisées localisées, met en jeu l'existence historique et juridique des Etats réputés « ennemis » de l'humanité. Dans son ouvrage publié en 1950, C. Schmitt s'efforçait d'interpréter, pour les critiquer vigoureusement, les transformations que la Première guerre mondiale — et surtout la façon dont celle-ci s'était achevée sur l'obligation de réparation faite à l'Allemagne — avait imprimées à l'ordre international, notamment via la Société des Nations (Schmitt, C., *Le Nomos de la terre dans le droit des gens du jus publicum europaeum* (1950), PUF, 2001). Dans ses discours, Bergson défend précisément l'idée

d'autres, Bergson entend dégager les origines de la guerre et procède pour ce faire à une reconstruction historique de la trajectoire qui a aiguillé l'Allemagne sur la voie de la militarisation, de l'expansion territoriale et de la domination économique, politique et culturelle des peuples voisins, postulant que l'entrée en guerre, le basculement dans la « barbarie<sup>1</sup> », n'est que l'aboutissement d'une tendance *laissée à elle-même* qui fut à son origine le résultat d'un choix de civilisation :

« Où est l'idéal de l'Allemagne contemporaine ? Le temps n'est plus où ses philosophes proclamaient l'inviolabilité du droit, l'éminente dignité de la personne, l'obligation pour les peuples de se respecter les uns les autres. L'Allemagne militarisée par la Prusse a rejeté loin d'elle ces nobles idées [...]. Elle s'est fait une âme nouvelle, ou plutôt elle a accepté docilement celle que Bismarck lui a donnée<sup>2</sup> »

De ce point de vue, les discours de Bergson peuvent se comprendre comme une réponse *parmi d'autres* à l'*Appel des intellectuels allemands aux nations civilisées* (aussi appelé *Appel des 93*, publié le 4 octobre 1914), dont les signataires entendaient protester contre « les mensonges et les calomnies dont nos ennemis tentent de salir la juste et bonne cause de l'Allemagne », affirmer encore une fois le caractère défensif de l'action allemande dans la « terrible lutte » qui lui avait été « imposée » et qui ne menaçait rien de moins que son « existence<sup>3</sup> ». Le philosophe Emile Boutroux, comme Bergson membre de l'Académie des sciences morales et politiques, avait répondu dès le mois d'octobre à la publication allemande de l'*Appel*<sup>4</sup>. Cette réponse visait en particulier l'affirmation selon laquelle la lutte engagée contre le militarisme allemand était *en réalité et en même temps* une lutte contre la culture allemande. Aux intellectuels de l'*Appel* qui revendiquaient le lien organique entre la civilisation allemande et son militarisme, entre le peuple allemand et l'armée allemande, Boutroux répondait qu'en effet, c'était bien au cœur de la culture et de la science allemandes — en particulier la science historique et politique —, telles qu'elles s'étaient développées au cours du 19<sup>e</sup> siècle, qu'avait émergé l'appétit de domination dont l'entrée en guerre constituait le prolongement presque naturel. Il ne s'agissait plus de faire valoir Kant, Goethe ou Leibniz *contre* de bas instincts incarnés dans le militarisme industriel, comme si en Allemagne la haute culture et la science étaient restées intactes, en tout cas étrangères aux transformations politiques et économiques. Il s'agissait de se rappeler que ce furent

---

d'une Allemagne criminelle et passe insensiblement d'une argumentation morale (le mal contre le bien, la mort contre la vie) à une argumentation juridique (surtout dans les discours tournés vers les Etats-Unis) qui entend établir, contre la doctrine allemande de la force — en fait, la théorie de la souveraineté de l'Etat et des rapports inter-Etats comme des rapports entre des puissances —, l'idée que les Etats sont autant d'individus ou de *personnes* devant entretenir des rapports similaires à ceux des personnes privées, selon des droits et des obligations (notamment dans le « Discours au banquet de la société France-Amérique à New York », 12 mars 1917, où il dénonce « the theory according to which right and wrong may concern the dealings of individuals with one another, but not in the intercourse between nations ; the theory, according to which the State has no duty toward other States, the only duty of a State being to be strong, might being actually right » (dans *Mélanges*, p. 1245).

<sup>1</sup> Comme l'indiquent nos citations plus haut, le terme est employé dès le 12 décembre 1914, lors de son discours de fin de présidence de l'Académie des sciences morales et politiques (dans *Mélanges*, p. 1107 et 1114) et implicite dans « La force qui s'use et la force qui ne s'use pas ».

<sup>2</sup> Bergson, H., « La force qui s'use et la force qui ne s'use pas » (4 nov. 1914), dans *Mélanges*, p. 1106.

<sup>3</sup> Dans G. Langlois, *L'Allemagne barbare*, Walter & Cie, Paris, 1915, p. 311-315. Consulter : <https://archive.org/stream/lallemagnebarbar00languoft#page/314/mode/2up> ou J.-J. Becker, *op. cit.*, p. 325-327.

<sup>4</sup> Emile Boutroux, « L'Allemagne et la guerre », dans *Revue des Deux Mondes*, Octobre 1914. Consulter : <http://www.revuedesdeuxmondes.fr/archive/article.php?code=55853>

des philosophes (à commencer par Fichte) et des historiens qui, voulant œuvrer à la prise de conscience nationale allemande, ouvrirent la voie au germanisme et au projet de réaliser politiquement la suprématie prétendument attachée à l'essence de la civilisation allemande — au *génie* allemand. Selon Boutroux, il ne s'agissait là, pourtant, que l'une des tendances présentes dans la culture allemande — radicalement divergente de celle portée par l'héritage de Leibniz et de Kant ; la réalisation de la nation allemande avait été l'occasion d'un véritable *choix de civilisation* portant à la fois sur des réalités matérielles et des réalités spirituelles, opéré au double niveau de la vie matérielle et intellectuelle, politique et morale.

Bergson s'exprime à peu près dans les mêmes termes, en rappelant que « longtemps l'Allemagne s'était adonnée à la poésie, à l'art, à la métaphysique [...] faite pour la pensée et pour le rêve ». Il constate que, sous le désordre apparent de sa vie politique, le « travail ordinaire de la vie » œuvrait à la naissance d'une organisation politique et administrative qui, une fois réalisée, aurait laissé s'épanouir la liberté, sous l'impulsion de « volontés librement associées »<sup>1</sup>. Pour ajouter aussitôt que l'Allemagne, historiquement, « eut à choisir » entre cette vocation profonde<sup>2</sup> et une unification mécanique, disciplinaire, artificielle, impulsée par la Prusse et que Bismarck finit par lui faire adopter au prix d'une ruse (l'annexion de l'Alsace-Lorraine, officialisée par l'acte de fondation de l'Empire allemand en 1871)<sup>3</sup>.

Cette thèse d'un choix de civilisation vise à rendre raison de la militarisation de l'Allemagne, que l'on juge alors être à l'origine de la guerre — Bergson, en patriote et partisan, se garde bien d'évoquer les efforts similaires des autres puissances. Mais il éclaire finement la façon dont l'industrie et l'armée, à la faveur de la formidable évolution scientifique et technique du siècle, formèrent le cercle vertueux mais fatal qui devait engendrer en Allemagne un appétit de domination illimité et surtout, la conversion de l'ensemble de l'activité du pays en une « machine de guerre<sup>4</sup> » qui finirait à son tour par encourager l'idée et l'idéologie d'un droit de la force — de la « force brutale », comme Bergson l'assène depuis le premier discours, ne devant subir la contrainte d'aucune règle juridique d'ordre supérieur, de la force comme « seule mesure

---

<sup>1</sup> Bergson, H., « Discours... » (12 déc. 1914), dans *Mélanges*, p. 1108-1109. Cette affirmation fait à nouveau écho au texte de Boutroux, qui présente le choix de civilisation qui s'est effectué en Allemagne comme la victoire d'une doctrine politico-juridique contre une autre. L'une, abandonnée en cours de route, est celle de Bluntschli, juriste constitutionnaliste d'origine suisse, théoricien du droit de la guerre et du droit international moderne, présenté par Boutroux comme le partisan de « l'unité par la liberté ». L'autre, finalement victorieuse, est incarnée par la figure de l'historien et homme politique H. von Treitschke, défenseur national-libéral de la Prusse, théoricien de la guerre des races violemment antisémite (auteur en 1879 d'une conférence intitulée « Les Juifs sont notre malheur ») et de la rivalité des puissances nationales, qui défendait, d'après les termes de Boutroux, la doctrine de la « liberté par l'unité », à laquelle Bergson fait écho en poursuivant au sujet de l'unité mécanique imposée par la Prusse à l'Allemagne (voir *L'Allemagne barbare*, op. cit., p. 328-329).

<sup>2</sup> Qui eût pu appuyer dans une toute autre direction, se réclamer de Kant (« une Allemagne éprise de beauté morale »), ou se placer « sous l'invocation de Jacobi ou de Schopenhauer » (une Allemagne sentimentale). Dans Bergson, H., « Discours... » (12 déc. 1914), p. 1113.

<sup>3</sup> Bergson avance l'idée que la prise de l'Alsace-Lorraine lors de la guerre franco-prussienne de 1870 n'avait pas tant pour but la conquête que celui de provoquer un conflit susceptible de persuader les allemands d'être sous la menace constante d'une guerre ; ruse psychologique par laquelle Bismarck fit adopter définitivement le militarisme prussien à l'ensemble de l'Allemagne.

<sup>4</sup> Bergson, H., « Discours... » (12 déc. 1914), dans *Mélanges*, p. 1111.



entre les Etats [...] équivalente du Droit et le remplaçant », ainsi qu'il le redira dans ses conférences à Madrid en 1916<sup>1</sup>.

*La signification de la guerre : un problème moral*

Que Bergson adopte la thèse du choix de civilisation ne l'amène pas à gommer ni la part de la contingence, ni celle de la force des transformations matérielles dans ce processus, premières par rapport aux doctrines qui devaient fleurir sur ce sol<sup>2</sup>. C'est bien plutôt, selon lui, la *conjonction* d'une mutation de la nature de la richesse par le progrès scientifique et technique avec l'esprit de conquête hérité de l'histoire prussienne qui permet à l'une et à l'autre de prendre les effets qui donnent à la trajectoire allemande sa singularité historique. La conjonction, en effet, *engendre* une domination d'un genre nouveau — la domination économique, c'est-à-dire industrielle et commerciale —, distincte en nature des formes anciennes par son caractère tendancielle illimité, et dont les effets retentissent jusque dans la nature de la guerre, transformée elle aussi. Bergson voit bien déjà qu'il ne s'agit plus d'une guerre de combattants localisée, provoquée pour « trancher une question posée entre deux peuples », mais d'une guerre qui emporte les civils et que sa tendance propre porte à « l'anéantissement de l'ennemi <sup>3</sup> » : une guerre qui fait entrer les masses dans l'histoire et sur laquelle pèse la menace de ce que l'on appellera plus tard « l'extermination », une guerre qui attente à la possibilité même de vivre. Comme il le dira dans les discours américains, l'enjeu de cette guerre, n'est autre que celle de préserver une vie qui vaut la peine d'être vécue<sup>4</sup>.

Mais précisément, le diagnostic porté sur les conditions matérielles dans lesquelles s'est préparée la guerre, quelle qu'en soit la pertinence historique, n'implique nullement une perspective matérialiste sur l'histoire. Il sert au contraire de levier à une argumentation *morale* qui déborde et enveloppe le raisonnement historiographique et qui structure en l'unifiant l'ensemble des discours de la période 1914-1918. Lorsque Bergson présente, à la suite de Boutroux, l'histoire allemande comme le résultat d'une bifurcation, il n'entend pas tant déterminer des causes que la « signification de la guerre<sup>5</sup> », c'est-à-dire, selon la perspective élaborée dans *L'Evolution créatrice*, la direction d'une impulsion. Comme il l'affirme avec force dans une allocution précédant une *Conférence sur la guerre et la littérature de demain*, le cours de l'histoire n'est pas régi par des « lois inéluctables », mais dépend « des chiquenaudes imprévisibles, que viendront donner quand il leur plaira, où il leur plaira, dans la direction choisie par elles, des volontés libres, créatrices de leur propre destinée et de celles de leur pays<sup>6</sup> ». Mais que signifie ici

<sup>1</sup> Bergson, H., « Conférence de Madrid. La personnalité » (6 mai 1916), dans *Mélanges*, p. 1232-1233. Bergson discute les doctrines, opposées, du *droit* international moderne où les Etats sont analogues à des *personnes* et celle, allemande, qui ne reconnaît aucune souveraineté supranationale et comprend les rapports entre Etats comme rapports entre puissances (« Un Etat n'a pas de devoirs envers un autre ; il n'a de devoirs qu'à l'égard de lui-même [...] : être fort, devenir de plus en plus fort »).

<sup>2</sup> Dans le « Discours » du 12 décembre 1914, Bergson affirme que la doctrine de la guerre des races (les Allemands convoquent Gobineau, « un écrivain que nous n'avions pas lu ») et celle des rapports de force ou de puissance entre peuples et entre Etats n'est que la traduction « en idée » de ce que *faisait* l'Allemagne, une manière d'explication et de justification de ce qui procède en réalité d'une *volonté* (dans *Mélanges*, p. 1113).

<sup>3</sup> Bergson, H., « Discours... » (12 déc. 1914), dans *Mélanges*, p. 1113-1114.

<sup>4</sup> Bergson, H., « Discours au banquet de la société France-Amérique à New York » (12 mars 1917), dans *Mélanges*, p. 1248 : « if we had to accept the German ideals, life would no longer be worth living ».

<sup>5</sup> Bergson, H., « Discours... » (12 déc. 1914), dans *Mélanges*, p. 1116.

<sup>6</sup> Bergson, H., « Allocution... » (23 avr. 1915), dans *Mélanges*, p. 1152.

le jeu de la liberté ? Un choix de civilisation, selon Bergson, n'est pas le fruit d'une décision rationnelle car, conformément aux thèses des *Données immédiates*, un acte libre n'est pas le résultat d'une délibération intellectuelle, mais l'expression imprévisible d'une personnalité, dans laquelle s'exprime d'abord l'unité et l'originalité d'une histoire singulière. Dans les conférences de Madrid de 1916, Bergson défend l'idée que ce ne sont pas seulement les individus, mais les nations qui sont des personnes. Nous avons indiqué au passage les implications politiques et juridiques de la thèse des « personnalités nationales<sup>1</sup> », mais il convient ici d'en indiquer les attendus psychologiques et moraux :

« Lorsqu'une société a grandi et mûri, lorsqu'elle est arrivée au point de prendre totalement conscience de soi-même, elle est une personne. Lorsqu'une société a des traditions, des lois, des institutions qui synthétisent son passé et y jouent le même rôle que joue la mémoire dans chaque individu, elle est une personne. Une société qui se modifie, se déforme, se reforme, s'améliore, créant en soi-même une sorte de nouveau caractère, est une personne. Une société qui développe ce caractère dans un certain sens privilégié, et qui, de cette manière, joue dans le monde un rôle spécial, et accomplit une mission parfaitement définie, est une personne<sup>2</sup> »

L'unité du développement organique devient ici le critère moral depuis lequel il convient de comprendre la bifurcation de l'histoire allemande. Toute nation, en tant que personne en devenir, œuvre en quelque façon à sa propre unification et à l'unification de l'humanité<sup>3</sup>. Or Bergson ne cesse de souligner que l'Allemagne s'est vu imposer l'unité par la discipline et par la coercition brutale, autrement dit par le moyen d'une contrainte toute extérieure, imposée par la Prusse, par Bismarck. La doctrine politique allemande n'est, d'après lui, que la traduction d'une unité nationale imposée par la force, d'une unification mécanique négatrice de la liberté et de l'esprit. En d'autres termes, l'aiguillage de l'Allemagne sur la voie du militarisme ne repose que sur l'obéissance à des forces matérielles, et n'est en aucun cas l'expression d'un développement organique, d'une volonté intérieure, d'un soi véritablement libre. D'où la thèse, présente dès le premier discours de 1914, d'une force vouée à l'usure, parce que coupée des ressources illimitées de la vie intérieure ou spirituelle. La force morale de l'Allemagne n'est en réalité qu'une apparence, rien d'autre que l'« orgueil de sa force matérielle », destinée à s'user au fur et à mesure que celle-ci se dépense<sup>4</sup>. Tout se passe comme si la vie de la nation elle-même s'était laissée capter par un mécanisme implacable ; la machine de guerre barbare est le fruit d'une expérimentation par laquelle, captant les forces de la civilisation, un peuple a tenté la mécanisation de l'esprit<sup>5</sup>, comme une vie emprise dans la matière, prise au piège du mécanisme qu'elle a d'abord librement inventé pour la tourner à son profit.

Dans les conférences de Madrid, Bergson rappelle à deux reprises qu'il ne *juge pas*, qu'il fait « de la philosophie », mais il n'en reste pas moins que, sur la base de ce critère, il dénie en réalité à l'Allemagne d'avoir fait un choix authentiquement *moral*, c'est-à-dire procédant d'une volonté libre, ou, ce qui revient au même, lui reproche d'avoir consenti à une pression extérieure. L'état d'âme de l'Allemagne, fait de militarisme et d'idolâtrie de la force, est un caractère d'emprunt, et non l'expression créatrice d'une authentique

---

<sup>1</sup> Voir ci-dessus, concernant C. Schmitt.

<sup>2</sup> Bergson, H., « Conférence de Madrid. La personnalité » (6 mai 1916), dans *Mélanges*, p.1232.

<sup>3</sup> Bergson, H., « Conférence de Madrid. La personnalité » (6 mai 1916), dans *Mélanges*, p.1233.

<sup>4</sup> Bergson, H., « Discours... » (12 déc. 1914), dans *Mélanges*, p. 1114.

<sup>5</sup> Bergson, H., « Discours... » (12 déc. 1914), dans *Mélanges*, p. 1115.

personnalité. Si l'on doit encore parler de choix à son sujet, c'est bien celui d'un effort moral à l'envers, retourné contre lui-même. Tout est alors en place pour situer l'authentique effort moral du côté de la France et des Etats-Unis, nations auxquelles est ainsi déléguée une responsabilité positive à l'égard de l'humanité tout entière.

Au-delà de l'analogie douteuse entre l'état d'âme des soldats français et la vitalité intérieure des grands mystiques et des considérations, affligeantes d'imagination patriotique, sur « l'héroïsme bon enfant, simple et familial » du soldat dont l'âme ne fait qu'un avec celle de la patrie<sup>1</sup>, la progression des discours présente une remarquable unité et une parfaite construction, assurées précisément par la thèse de la signification psychologique et morale de la guerre. Il s'agit, après avoir pris acte de la signification de la guerre déclarée par l'Allemagne, de mettre en lumière la signification de la guerre dans laquelle on s'engage : tel est bien, pour l'essentiel, le message que Bergson délivre dans les discours qu'il prononce à l'intention de l'opinion publique et politique américaine, à partir de 1917. Le discours aux amis succède à celui porté sur les ennemis.

L'attachement à la liberté et à la justice, commun aux deux nations française et américaine, est l'indice d'une différence de nature entre des parties pourtant également engagées dans la guerre — amis et ennemis, idéalisme moral contre « bas matérialisme moral<sup>2</sup> ». En effet, à l'opposé de l'unité imposée par la force, justice et liberté sont précisément des *idéaux* engendrés dans l'histoire de la France et des Etats-Unis, des aspirations tirées de la vie intérieure ou de la personnalité de ces nations, d'une vocation profonde à l'universalité vivante<sup>3</sup>. A New York, Bergson affirme que la fondation de la nation américaine ne dut rien à des intérêts mondains, pas plus qu'à des nécessités matérielles ou à des circonstances accidentelles, mais que, *fait unique dans l'histoire de l'humanité*, elle fut fondée sur des idéaux de justice et de liberté, construite consciemment et volontairement sur des idées plutôt qu'émanée d'un héritage passif de traditions communes<sup>4</sup> : « L'Amérique, terre de l'idéalisme, n'a jamais combattu que pour des principes<sup>5</sup> » ; « c'est sur une pure idée, sur une pure pensée qu'a été bâtie la nation américaine [...] partout ailleurs, ce fut par la force même des choses, par la tradition<sup>6</sup> ».

Et c'est précisément cela que Bergson place au principe de l'amitié franco-américaine qui donne son sens et sa justification à l'engagement des Etats-Unis aux côtés des puissances alliées. Se réclamant d'Aristote, Bergson affirme que la sympathie vraie entre deux nations ne saurait aucunement être accidentelle, simplement liée à des circonstances ou des intérêts communs ; comme ici, elle plonge toujours ses racines dans *l'amitié véritable*, celle qui repose sur une communauté de vertus (*community of virtue*), une communauté spirituelle, un *état d'âme commun*, une même disposition à

---

<sup>1</sup> Bergson, H., « Allocution... » (23 avr. 1915), p. 1155. Ou encore, l'argument plus ou moins explicite selon lequel l'endurance inattendue de l'armée française, au regard de sa faible préparation matérielle initiale, serait une preuve de sa supériorité morale (« Discours... (12 mars 1917), dans *Mélanges*, p. 1247).

<sup>2</sup> « Discours... » (12 déc. 1914), dans *Mélanges*, p. 1114.

<sup>3</sup> Entendons par là l'humanité idéale comme ensemble de nations pareilles aux parties d'un organisme, « s'entendent, se développent librement et spontanément, et concourent toutes à l'harmonie de l'ensemble » (Bergson, H., « Conférence de Madrid. La personnalité » (6 mai 1916), dans *Mélanges*, p. 1233).

<sup>4</sup> Bergson, H., « Discours... (12 mars 1917), dans *Mélanges*, p. 1244.

<sup>5</sup> Bergson, H., « Préface à *La mission française en Amérique, 24 avril-13 mai 1917* de R. Viviani » (1917), dans *Mélanges*, p. 1251.

<sup>6</sup> Bergson, H., « L'amitié franco-américaine » (juin 1917), dans *Mélanges*, p. 1257.

l'idéal<sup>1</sup>. Telle est l'idée que Bergson défendra devant le public américain pendant sa mission de 1917, œuvrant à emporter l'adhésion d'un peuple, mais également d'un chef politique, à un engagement qu'ils n'avaient pas d'abord envisagé.

*Des discours de guerre aux Deux Sources : le devenir d'une décision philosophique*

Placée dans la lumière rétrospective des *Deux Sources*, qui s'efforce de toucher aux deux aspects des faits moraux, la perspective morale prise sur la guerre n'est pas un simple ornement idéaliste aux idées de la propagande, ni seulement l'effet d'un discours intellectuel de légitimation — bien qu'elle le soit aussi. A l'intérieur même de cet effort de justification par lequel Bergson se range à l'opinion majoritaire et la conforte — souvenons-nous que d'autres on su résister à l'unanimité patriotique, comme Romain Rolland, qui se défendait d'englober toute l'Allemagne sous le terme de barbarie —, dans la langue même, si dichotomique, du patriotisme de temps de guerre entre nations, la recherche bergsonienne de la « signification de la guerre » procède d'une décision philosophique dont les *Deux Sources* portent l'héritage. Evaluer la portée morale de la bifurcation allemande de 1870 revenait à exprimer dans la langue du « monde d'hier », sans doute pour la maîtriser, la stupeur engendrée par la nature nouvelle de la guerre et les inconnues du monde qui en sortirait. Comme il devait le dire à New York en 1917, « the event took us unaware<sup>2</sup> ». Mais c'était pour affirmer que la France avait immédiatement saisi l'enjeu de sa tâche et pris conscience de sa signification pour l'humanité. Comme nous l'avons souligné, Bergson a entrevu, avec d'autres, la portée historique de cette nouveauté, sans pouvoir lui opposer autre chose que l'espoir (ou plus exactement la conviction proclamée) d'une régénération de l'humanité dans l'épreuve, au motif que « la vie n'avance jamais sans broyer du vivant, et [...] les grands résultats moraux s'achètent au prix de beaucoup de sang et de beaucoup de larmes<sup>3</sup> ». Mais sous la fragilité de cette réponse gisait, plus important, le constat des hommes du monde d'hier, qui devint l'objet d'une question dans l'après-guerre : la dissociation du progrès matériel et du « progrès moral » qui s'était produit, à leurs yeux en Allemagne, mais dont la menace pouvait s'étendre à toute l'humanité. Très significatives sont à cet égard les déclarations de Bergson dans son *Discours de réception à l'Académie française*, dernier discours de guerre de la séquence 14-18, prononcé avec retard — Bergson avait été élu dès le 12 janvier 1914 :

« Toute l'histoire de l'Europe, depuis l'apparition de Bismarck, est le déroulement d'une seule grande phrase, à laquelle nos soldats vont mettre le point final. Nous en apercevons enfin la pleine signification. Vue de haut, elle se présente comme la suprême révolte du principe de la force contre celui du droit. Avant de quitter définitivement la terre, il fallait peut-être que les vieilles idées de compression et de domination fussent poussées à leurs conséquences extrêmes par des esprits féroce­ment systématiques, et qu'elles fussent portées aussi par le progrès de la science à leur efficacité la plus haute, de manière à donner une telle vision d'horreur que le monde en fût épouvanté, se dressât contre les puissances du mal [...] et poursuivait alors en sécurité les réalisations de son rêve de liberté et de justice. [...] La liberté est créatrice et les nations libres sont celles qui inventent ; un peuple qui ne se soutient que par l'obéissance passive doit le meilleur de sa force aux inventions qui lui viennent des sociétés libres ; sur ces civilisations il vit en parasite ; son fol orgueil vient de ce qu'il n'aperçoit pas cette vérité si simple. Mais encore faut-il que les peuples inventeurs sachent exploiter leurs inventions par une organisation appropriée et les mettre au service de leur idéal ; sinon, ils verront ces inventions,

<sup>1</sup> Bergson, H., « Discours... » (12 mars 1917), dans *Mélanges*, p. 1244.

<sup>2</sup> Bergson, H., « Discours... » (12 mars 1917), dans *Mélanges*, p. 1246.

<sup>3</sup> Bergson, H., « Discours... » (12 déc. 1914), dans *Mélanges*, p. 1116.

utilisées par d'autres, se retourner contre eux, et le progrès matériel devenir l'instrument d'une régression morale<sup>1</sup> »

Bergson affirme que le 18<sup>e</sup> siècle avait initié un profond mouvement de rénovation matérielle et morale, où le développement « des inventions mécaniques et de la grande industrie » s'accompagna d'une substitution progressive du « régime du droit » à celui de la force dans les rapports entre les nations<sup>2</sup>. Bismarck incarne la révolte du principe de la force qui a su capter, de manière inattendue, les puissances scientifiques et techniques, économiques et commerciales, pervertissant ainsi le procès de civilisation, le tournant vers la régression morale. En 1918, Bergson semble laisser entendre que l'issue de la guerre est l'occasion de réunir à nouveau, dans un unique effort, ce que l'Allemagne a dissocié.

Chez Bergson, l'optimisme de la volonté de 1918 (celui qui tient la guerre pour une parenthèse, qui veut affirmer que le progrès reprendra sa route) n'a toutefois pas triomphé du pessimisme de l'intelligence — ou, plus exactement ici, d'une intuition philosophique attentive aux faits —. Optimisme de la volonté et pessimisme de l'intelligence ont ensemble formé les contours ce qui est peut-être le problème unique des *Deux sources*, déterminé en profondeur par l'expérience même de sa négation (la guerre moderne comme régression morale) : *qu'est-ce qu'un progrès moral ? Par quoi se produit un progrès moral ? D'où vient la régression morale ?*

Il n'est pas difficile de reconnaître dans les discours de guerre les thématiques qui nourriront les analyses des *Deux sources* : les mécanismes de la société disciplinaire, l'organisation sociale répressive (la « compression » évoquée ci-dessous), la puissance élévatrice ou aspiratrice des idéaux moraux qui modifient l'esprit ou l'état d'âme, l'idée d'une disproportion entre le corps matériel de l'humanité et ses dispositions spirituelles<sup>3</sup>. Mais on constatera aussi facilement que ces thématiques tendent à s'y replier sur la dualité de l'esprit et de la matière, que le critère moral qui départage et définit les rôles respectifs des nations (ennemie et amies) — l'unité par la force extérieure de la discipline, ou l'unification organique par la liberté — est encore fort sommaire en comparaison de la clôture et de l'ouverture, que l'opposition de la force et du droit y reste prisonnière des catégories rationalistes, comme dans le texte sur *L'Amitié franco-américaine*, où Bergson définit le régime démocratique comme « la Raison, la pure raison substituée à la Force, à l'Instinct et même à la Tradition<sup>4</sup> », que la nature des idéaux moraux n'est pas tout à fait clair (*Les Deux Sources* montreront que les idées intellectuelles ou les représentations ne sont que les effets dérivés d'une impulsion morale, qui passe par une transformation affective de l'âme).

La persistance des thématiques n'exprime selon nous que l'insistance des faits qui se sont imposés à l'intellectuel Bergson qui s'était risqué à prendre parti, comme bien d'autres, au moyen d'une traduction morale des événements et des discours. Comme

<sup>1</sup> Bergson, H., « Discours de réception à l'Académie française » (24 janvier 1918), dans *Mélanges*, p. 1288-1289.

<sup>2</sup> Bergson, H., « Discours de réception. » (24 janvier 1918), dans *Mélanges*, p. 1288-1289.

<sup>3</sup> Bergson, H., « Discours... » (12 déc. 1914), dans *Mélanges*, p. 1115 : « Chaque machine nouvelle étant pour l'homme un nouvel organe — organe artificiel qui vient prolonger ses organes naturels —, son corps s'en trouva subitement et prodigieusement agrandi, sans que son âme eût pu se dilater assez vite pour embrasser tout ce nouveau corps. De cette disproportion naquirent des problèmes moraux, sociaux, internationaux [...]».

<sup>4</sup> Bergson, H., « L'amitié franco-américaine » (juin 1917), dans *Mélanges*, p. 1263.

tous les faits historiques, ces faits n'ont rien de brut. Mais que Bergson ait adopté un point de vue partisan et partagé et saisi les faits depuis ce point de vue n'enlève rien à l'originalité de l'analyse qu'il donnera plus tard du problème formé à l'intérieur de ce point de vue — qu'est-ce qu'un progrès moral ? Car le mérite des *Deux Sources* est de n'avoir pas simplement transposé les catégories propagandistes et patriotiques sur le plan d'une morale théorique, mais d'avoir cherché, non plus seulement la signification d'une guerre, mais les sources de la guerre moderne comme régression morale, en les situant cette fois dans l'épaisseur de la vie morale, c'est-à-dire de la vie sociale, indivisiblement individuelle et collective.

Fidèle à l'invitation qu'il lançait dans des discours — « on n'avait pas assez tenu compte de la psychologie de l'homme en général », faire du 20<sup>e</sup> siècle celui des sciences psychologiques, morales, sociales<sup>1</sup> —, il fallut à Bergson exposer la découverte de *L'Évolution créatrice* (l'élan vital) au problème de la différence anthropologique et l'enrichir de la sociologie et de l'anthropologie naissante (Levy-Bruhl, Durkheim), de manière à préciser la nature du fait moral et religieux comme fait social. Au fond de ce qui fait la personnalité historique des nations, il identifia la composition instable des forces contraires de pression et d'aspiration morale qui expose *toute société* humaine moderne, et l'ensemble de l'humanité par conséquent, au risque de la destruction, mais aussi aux possibilités d'une vie qui vaut la peine d'être vécue. Le sens historique qui avait fait irruption dans la pensée de Bergson à la faveur de la césure provoquée par la guerre ne disparut nullement des *Deux Sources* : l'ouvrage étendit à l'histoire religieuse et politique de l'humanité sa recherche des grandes ouvertures morales, comme autant de moments d'intense rénovation des mœurs et des affects ; il concentra son attention sur les effets de la fulgurante transformation de la nature humaine par les progrès matériels du 19<sup>e</sup> siècle. Il se donna quelques moyens pour penser les ressorts du patriotisme, du nationalisme, de l'internationalisme.

Pour toutes ces raisons, nous suggérons que ce n'est pas tant la question abstraite des sources de la morale et de la religion qui détermine la direction de l'ouvrage de 1932, mais bien celle de savoir, depuis l'expérience de son négatif absolu qu'est la guerre, ce que peut être un « progrès moral ». La question des sources de la morale et de la religion n'est pas commandée par l'examen des faits théoriquement constitués des sciences sociales naissantes et, si la théorisation philosophique du fait moral à partir de ses sources n'a pas fait l'économie de ces savoirs, elle prend cependant racine dans une expérience historique où les « faits » n'ont pas les contours lisses des objets des sciences naturelles, mais sont constitués par les positions, les prises de parti, la contingence de événements et des situations. Les conditions qu'imposa la conjoncture de guerre ne furent pas déformantes mais constituantes pour la pensée de l'intellectuel engagé, puis du philosophe. Il ne s'agit pas de réduire la pensée du philosophe qui s'exprime en 1932 à une variante savante de la *doxa* de son temps, mais de faire sa part, dans la genèse de la théorie bergsonienne de la morale, à la mise à l'épreuve d'une pensée, à sa capacité d'interpréter le monde. Nous l'avons rappelé, Bergson a toujours dit qu'aucun de ses livres n'avait pu s'écrire sans un « contact prolongé avec un nouvel ordre de faits » et que la continuité des uns avec les autres ne devait rien à la déduction. Cela signifiait, pour lui, la conjonction d'une connaissance parfaite des sciences positives avec les ressources d'une intuition, d'une expérience de pensée en première personne — le

---

<sup>1</sup> Bergson, H., « Allocution... » (23 avr. 1915), p. 1153. Également : Bergson, H., « Discours à l'Académie des sciences morales et politiques », 16 janvier 1915, dans *Mélanges*, p. 1132.

« nous » traduisant une invitation à refaire le chemin chacun pour son propre compte, au dedans de la pensée. Cette méthode visait illuminer les « lignes de faits » guidant le philosophe. En ce qui concerne l'ouvrage sur la morale, l'ordre de faits fut un moment historique vécu et pensé, et la méthode ne différa que sur un point : l'expérience fut une épreuve vitale, une épreuve du négatif, l'épreuve d'un dehors de la pensée, et dont le « nous-sujet » était aussi bien individuel que collectif. De ce point de vue, les discours de guerre ne sont pas tant le témoignage de l'aveuglement dont un intellectuel a pu être capable en temps de guerre que des conditions qui s'imposèrent à sa pensée et dans lesquelles la réflexion sur la morale se mit réellement en mouvement.

Florence Caeymaex

F.R.S.-FNRS, Université de Liège

Par là, nous n'entendons nullement dévaloriser la portée théorique et pratique que Bergson a voulu donner à sa théorie sociale, ni diminuer son originalité : nous voulons seulement mettre en évidence la manière dont la théorie sociale et morale de Bergson, pour se constituer, s'est mise à l'épreuve de son temps, c'est-à-dire des événements et des discours.

Bergson dit toujours que chaque livre répond à un problème précis, et nécessite de ce fait un « contact prolongé avec un nouvel ordre de faits » (v/ entretien avec Morland, *Mélanges* 940), et qu'en aucun cas un livre ne propose un principe général dont on peut déduire des conséquences

→ Nous ne maintenons pas ces textes à part, au motif qu'il trahiraient l'« aveuglement » (Waterlot) de Bergson et d'autres intellectuels (comme si le Bergson des DS était en lui-même clairvoyant, ayant dépassé les erreurs du temps de guerre ! comment expliquer alors que Bergson ait donné son accord, voire souhaité la republication de « La force qui s'use et la force qui ne s'use pas » ? en 1940 dans *Le Temps*, dans *Mélanges* 1593). Nous retenons de cela que les inévitables parti pris qu'imposent les conjonctures de guerre sont à leur façon non pas déformants, mais constituants pour la pensée. Cela ne signifie pas que nous réduisons la pensée du philosophe à une variante savante de la *doxa* de son temps, mais que nous nous interrogeons sur la *genèse* d'une doctrine morale, que l'auteur a voulu tirer de *l'expérience* autant que du raisonnement. En général, l'expérience est chez Bergson une intuition en première personne du singulier (invitant chacun, à travers l'emploi fréquent du « nous », à refaire l'expérience pour son propre compte); elle est ici une expérience dans laquelle le « nous » est à la fois collectif et individuel.

→ il ne s'agit pas de nier que le livre de 1932 soit authentiquement consacré à identifier les sources de la morale et de la religion, mais de suggérer que, si Bergson a été amené à envisager la question morale sous cet angle, ce n'est pas en vertu des seuls développements de la sociologie et de l'anthropologie, mais précisément parce qu'il lui avait fallu, après coup, réélaborer les questions et les réponses que la guerre et la propagande de guerre avaient imposées avec violence ; que la doctrine morale de Bergson ne pouvait se déduire d'aucune science constituée ou en voie de constitution, et encore moins de ses résultats philosophiques précédents, mais constitue bel et bien le résultat d'une pensée qui s'est exposée aux épreuves de son temps, ou qui a mis à l'épreuve « sa capacité à lire et à interpréter le monde » (Azouvi)



Comme nous l'avons suggéré, cette décision est riche de d'attendus et de conséquences politico-juridiques concernant le droit de la guerre et le droit international qui ne seront pas complètement exploitées par Bergson, mais dont il faudrait examiner les sources. Elle témoigne par là, indirectement, d'une attention et d'une sensibilité du philosophe aux mutations brutales qui firent du monde d'avant 14 le « monde d'hier », pour parler comme S. Zweig. Mais surtout, placés dans la perspective des *Deux Sources*, les discours patriotiques apparaissent, non comme l'embryon d'une réflexion appelée à se développer linéairement, mais comme le terrain de naissance d'une question, d'un problème que les recherches sur les faits religieux et moraux se chargeront de reformuler.

De fait, la question des origines de la guerre ne trouve pas d'autre réponse que celle de la trajectoire de l'Allemagne, devenue par expérimentation téméraire une nation de proie

Bergson partage avec ses contemporains l'aveuglante évidence d'une dissociation du progrès matériel et du progrès moral : voir 1288-1289.

Similitudes : question de l'unification par la discipline et la hiérarchie, des dispositions d'une société à la guerre (la discipline n'étant que l'indice de cette disposition) vs l'unité organique que traduisent les idéaux de liberté et de justice ; corps technique de l'humanité agrandi de manière disproportionnée par rapport à l'âme (texte ?), idée d'une force extérieure de pression vs élan par l'idéal (pression et aspiration)

Différence entre DGuerre et DS :

distinction du clos et de l'ouvert, de la pression et de l'aspiration ne reproduisent pas

Ce qui retient plus particulièrement l'attention de Bergson — mais en cela encore, il est n'est pas original — c'est l'évidence d'une dissociation entre le progrès matériel *en général*, c'est-à-dire l'évolution de la technique et des sciences, et le progrès moral. A quelques nuances près, Bergson constate comme Boutroux que le militarisme

→ la reconstitution de la trajectoire historique qui tente de remonter aux origines de la guerre, aussi bien chez Boutroux que chez Bergson est une argumentation qui déborde le raisonnement historiographique (elle n'en a que l'apparence). Il ne s'attache pas tant aux causes, qu'à ce que Bergson appelle lui-même la « signification de la guerre ». Le terme de « signification » signale ici la portée morale du raisonnement ou de l'argumentation, du niveau moral auquel les philosophes choisissent de se placer et, dans le cas de Bergson, de se tenir jusqu'à la fin de la guerre. Comme nous l'avons souligné en note, l'argumentation morale adoptée par Bergson et d'autres n'est pas sans conséquence sur le plan de la doctrine politique, même si celle-ci paraît fort sommaire dans les discours de guerre (droit contre force, liberté et justice contre violence etc) : elle s'inscrit dans un mouvement qui prépare la doctrine qui sous-tendra les traités qui ont mis fin à la guerre et fait émerger un nouveau droit international cosmopolite —il faudrait approfondir cette question pour elle-même, mais c'est l'objet d'un autre travail —.

→ l'hypothèse que cette communication repose, dans le cas de Bergson, un travail de conversion morale qui se reflète au niveau des discours, et que cette conversion morale concerne le traitement de faits qui peuvent être aussi bien traités sur un plan politique ou historique ... (voir autres analyses autour de l'impérialisme)

→ La perspective morale prise sur la guerre n'est donc pas un simple ornement philosophique apporté à une série d'idées provenant de la propagande : elle a des enjeux politiques profonds (portant sur le règlement des rapports entre les nations, la question de la souveraineté, etc, v. Schmitt et <http://www.ciepfc.fr/spip.php?article36>). Mais notre questionnement porte sur la trajectoire de Bergson et l'élaboration de sa morale.

→ que veut dire comprendre la guerre sur un plan « moral » : il ne s'agit pas d'une prise de position spiritualiste arbitraire, simplement opposée à tout matérialisme historique :

- c'est affirmer que l'histoire n'est pas le résultat d'un enchaînement causal déterminé, qu'elle n'obéit pas à des lois, mais bien aux chiquenaudes données par des volontés libres (voir le discours sur la guerre et la littérature de demain, Mélanges p. 1132) ; c'est ce que nous comprenons aussi dans l'idée que les choses sont affaire de choix de civilisation + que cependant la liberté n'est pas le caprice, parce que l'on persévère dans les décisions imprévues (surtout les peuples)
- c'est affirmer aussi que, bien que profondément liées aux nécessités de la vie matérielle, ce sont des dispositions morales, c'est-à-dire des états d'âme ou d'esprit ayant trait aux mœurs et aux formes de vie qui agissent dans l'histoire (d'où l'importance du thème de la personnalité, aussi bien des individus que des nations elles-mêmes, v. ce sujet les conférences de Madrid en 1916

→ On sait que Bergson n'entendait pas élaborer aucune de ses questions philosophiques sans « un contact prolongé avec les faits » (cfr supra), raison pour laquelle il n'avait pas encore écrit la morale attendue par les lecteurs de l'Evolution créatrice. C'est justement la guerre, et le caractère inédit de cette guerre (qui a pris tout le monde par surprise malgré qu'on l'attendait, depuis 1905 au moins — sur ce point voir Péguy, sinon depuis l'annexion de l'Alsace-Lorraine : « a war that took us unaware », + le commentaire-récit

de Bergson à ce sujet dans les Deux Sources + le fait que Bergson sent immédiatement qu'il s'agit d'une guerre nouvelle, de nature différente des guerres courtes du siècle précédent), qui va constituer la ligne de faits depuis laquelle la théorie morale de Bergson va s'élaborer, déterminant celle-ci en profondeur.

→ ici les faits en questions (on pourrait appeler cela la « facticité », avec la dimension de contingence historique que signale ce terme) ne sont pas les faits soigneusement isolés et minutieusement constitués par les sciences (psychologiques ou biologiques) qui servent de pierre de touche, ni des faits bruts — comme si les « faits historiques » pouvaient être reçus en dehors de toute interprétation — mais les faits déjà élaborés et controversés d'appareils idéologiques variés, retravaillés par la propagande et livrés comme tels à la réflexion philosophique : quelque chose qui vient à la pensée du philosophe *du dehors* et dont les termes aussi bien que les modes de problématisation échappent à sa maîtrise. Nous en avons déjà signalé quelques thèmes, mais sans souligner ceux qui deviendront décisifs pour l'élaboration de la théorie morale de Bergson : l'origine de la guerre, la guerre comme genre de civilisation (la militarisation de la Prusse), le développement industriel de la technique, la civilisation captée par les forces barbares, la dissociation ou disjonction du progrès matériel et du progrès moral.

→ nous ne disons pas pour autant que les Deux Sources constituent un simple prolongement des élaborations primitives des discours de guerre ; mais qu'elles constituent un ensemble de répliques critiques aux déclarations pour le moins dogmatiques de ses discours de guerre ainsi qu'aux questions auxquelles celles-ci entendaient répondre alors.

→ placées dans la perspective des discours de guerre, les « remarques finales » — celle qui justement constituent l'écho manifeste des discours de guerre — perdent le caractère d'ébauche de théorie politique qu'on leur prête souvent, comme si la théorie politique « découlait » de la théorie sociale, pour apparaître comme le moteur même de l'entreprise

→ structure des discours de guerre (très étonnant, dispositif en miroir asymétrique : d'abord les discours portant sur l'Allemagne, ensuite ceux adressés aux US : ennemis/amis, force/droit, matérialisme moral/idéalisme moral

→ déplacements et modification de ces dualismes dans DS grâce à la dualité clôture/ouverture, projetée sur un plan *interne* aux sociétés, à la faveur d'une *anthropologie, de la dualité interne à la vie sociale humaine* élaborée dans l'intervalle. La question directrice de ces déplacements est celle de la disproportion historique entre le corps matériel et le corps spirituel de l'humanité.

Boutroux porte donc son argumentation sur le terrain du développement culturel et moral de l'Allemagne, sans le séparer artificiellement de ses transformations économiques et techniques.

le faire exige qu'on expose la longue trajectoire historique qui a aiguillé l'Allemagne sur la voie de l'expansion territoriale et de la domination économique, politique et culturelle des peuples voisins.

Propagande: — de la production d'une opinion publique homogène, dans une perspective d'unité nationale —

Bergson avait une claire conscience des buts « patriotiques » des diverses interventions menées durant la guerre — en ce compris, du texte en apparence le moins polémique de la période, le rapport sur [la Philosophie française pour l'exposition de San Francisco \(v. lettre à Xavier Léon\)](#). Pour le dire dans un autre langage, Bergson avait assumé

Mais alors, quel statut donner à l'écho manifeste que *Les deux sources de la morale et de la religion* donnent à ces discours de guerre ?

En effet, la lecture conjointe des discours de guerre (1914-1917) et des « remarques finales », le quatrième chapitre des *Deux sources* ne manquera pas d'interpeller le lecteur non prévenu. Par bien des aspects, les discours de guerre paraissent anticiper non seulement sur les problèmes centraux de la théorie sociale de Bergson, mais aussi sur ce les problèmes pratiques que cet ouvrage signalera comme les plus cruciaux, les problèmes vitaux posés aux sociétés humaines, à l'humanité de son temps. : le rôle de la force morale, le développement de la technique en dispositifs industriels, le rapport de ceux-ci avec la disposition à la guerre, la capture des forces de la civilisation par la barbarie et la corruption interne du « progrès », la disproportion du corps matériel de l'humanité et de sa disposition morale.

→ établir un rapport entre les deux : ce n'est pas seulement un « essai » ou une esquisse », parce que Bergson hérite, à un moment où il a commencé à réfléchir au problème moral sans y être tout à fait préparé, des analyses qui sont dans l'air du temps, simplement parce qu'elles portent sur des réalités historiques (la militarisation de l'Allemagne, le développement expansif de l'Allemagne, etc = noter les échos aux événements historiques de 1905, les conflits en régime d'expansion coloniale

→ éviter l'illusion rétrospective qui « retrouve » dans les discours de guerre ce qui « viendra » dans les DS, mais faire un usage prudent de la logique de rétrospection nécessaire à l'intelligence, et se demander quel statut peuvent avoir les discours de guerre dans la *genèse* des DS.

→ ce qui implique qu'on suive qq déplacements

→ réfléchir ces rapports, c'est, du même coup interroger la façon dont une pensée, une philosophie s'expose au monde et se met elle-même à l'épreuve de son époque. Bergson a toujours estimé pouvoir faire un livre à condition d'un contact prolongé avec un ordre de faits

→ c'est le problème d'une guerre, à laquelle les nations et les peuples était étrangement préparés et pas du tout préparés. Le militarisme et le nationalisme étaient dans l'air du temps et les historiens ont diversement rendu compte de la genèse d'une guerre qui se

préparait, qui était à l'époque envisageable (entendue comme une solution, une possibilité), et qui devait au final, par sa tournure, défier toutes les capacités de maîtrise supposée de son déroulement.

→ hypothèse : Bergson donne dans le DS une réplique, une rectification théorique et philosophique à la façon dont les problèmes étaient alors définis

C'est le contexte dans lequel la figure d'un « Bergson politique » s'est constituée, comme Ph. Soulez le démontrait dans un travail minutieusement documenté.

*Tout comme B n'intervient pas dans les polémiques nées après EC (Worms 174), il cherche à maintenir rigoureusement l'écart entre activité savante et activité politique (Worms 178).*

*Que l'écart ait dû être établi et maintenu indique assez qu'il agit là de deux aspects d'une même et unique trajectoire intellectuelle (celle d'un seul homme, d'une seule personnalité), aspects dont il peut être intéressant d'analyser les rapports. La distance volontairement établie entre l'activité et les écrits savants et l'activité et les écrits engagés interdit selon nous d'y voir un rapport d'expression.*

- approche morale de la guerre
- héritage de débats contemporains